

La Femme chez Giraudoux

Dans Trois Pièces

Siegfried, la Guerre de Troie n'aura pas lieu, Electre

Sahira Yassin

Introduction

“La Femme: une présence invincible”

L'univers du dramaturge est très féminisé puisque Giraudoux donne volontiers la parole aux femmes, dont il fait des personnages de premier plan.

En fait la femme semble seule capable de sauver l'humanité par une mission plus générale qui la rend garante d'une équilibre de l'univers, pour préserver son amour, et son époux, la femme giralducienne peut sauvegarder la dignité d'une people, elle refuse sa ville soit fondée sur les mensonges, les hypocrisies.

Pourtant, la femme peut aussi être la cause de la guerre, elle est responsable des destructions aux mondes.

A Considérer l'ensemble des personnages créés par Giraudoux est frappé par l'omniprésence des femmes, par la grand diversité de leur représentation. L'univers du dramaturge est très féminise puisqu'il donne volontiers la parole aux femmes, puisqu'il en fait des héroïnes ou des personnages de premier plan. Cette place prépondérante de la femme dans l'œuvre giralducienne montre à quel point l'écrivain est soucieux de traduire la réalité d'un rôle qui dépasse le seul cadre domestique. Il a également le souci, à travers ses personnages féminise, de montrer quelle peut être leur vision du monde Giraudoux sent que la femme est bon associa de misères et d'espoir de paix, détruit par des guerres sans fin.

La femme semble que seule capable de sauver l'humanité, c'est par une mission plus général qui la rend garante d'une équilibre de l'univers. Andromaque, pacifiste, militante dans la *Guerre de Troie n'aura pas lieu*, lutte pour empêcher la guerre de Troie, afin de préserver son couple. La femme giralducienne semble destinée à l'amour, tel est le cas pour Geneviève dans *Siegfried*, son amour est une reconnaissance de la double identité de Siegfried - forestier.

La femme est capable de prendre la responsabilité de sauver la dignité de la ville, Electre accepte de sacrifier son peuple à son idéal de vérité et de justice.

Pourtant la femme peut aussi être la cause de la guerre comme Hélène dans la *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, elle peut être responsable du désaccord entre les hommes et l'univers on peut dire que si la femme chez Giraudoux n'est pas forcément douée pour faire le bonheur de l'humanité, elle est en tout cas un élément majeur de son destin.

La créature sensuelle

Le plus dangereux dans *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, qui est la présence d'Hélène, femme de Ménélas, le roi des Grecs; à Troie, l'enracine dans le pulsionnel et l'anarchisme profond des instincts. C'est de façon évidente une pièce sur le désir humain, et comme le dit Alain Duneau « Giraudoux joue en virtuose de ses différents investissements »⁽¹⁾, car la pulsion agressive est, pour Giraudoux, le substitut de la pulsion sexuelle. Alors, il semble que la peine de la montée et de la descente n'empêchent ni les vieillards troyens de voir Hélène et de crier à son passage: « *Vive Hélène, vive Vénus, vive la beauté* »⁽²⁾, ni non plus, leur poète Démokos de renchérir: « *C'est la ronde de la beauté* »⁽³⁾.

Plus loin de la noblesse du vieux Priam d'Homère, le Priam de Giraudoux, qui joue le rôle du vieux roi des Troyens, s'il n'est pas à courir derrière les autres vieillards pour voir Hélène, c'est qu'il n'ose pas, parce qu'il n'ose pas, parce qu'il est âgé. Cependant, il peut parler d'amour et de beauté : « *Hector, ne soit pas de mauvaise foi. Il t'est bien arrivé dans la vie, à l'aspect d'une femme, de ressentir qu'elle n'était pas seulement elle-même, mais que tout un flux d'idées et de sentiments avait coulé en sa chair et en prenait l'éclat ?* »⁽⁴⁾, lui dit-il.

Peut-être y a-t-il à parler de la femme comme une classe, une impossibilité structurale, (comme Lacan, un psychanalyste français, il s'engage dans la psychanalyse sous le signe du retour à Freud, il côtoie l'aventure surréaliste, celui qui préfère parler de la « chose » parce que la femme, selon lui, se définit « *d'être*

⁽¹⁾ Alain Duneau. *Analyses et réflexions sur Giraudoux. « La guerre de Troie n'aura pas lieu »*, ouvrage collectif, p.62.

⁽²⁾ *La guerre de Troie n'aura pas lieu. op.cit, p.38.*

⁽³⁾ *Ibid.*, p.42.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p.44.

unique, radicalement étrangère à toute comparaison»⁽⁵⁾) dont témoigne dans son laconisme le commentaire décalé de la servante ; « *Oh ! Là ! Là !* »⁽⁶⁾, en se moquant de l'avis d'un des bellicistes sur la femme, car, les bellicistes eux - même qui ont écrasé la femme en prétendant l'adorer: « *C'est pénible de constater que les femmes sont les dernières à savoir ce qu'est la femme* »⁽⁷⁾ déclare Démokos .Mais comme nous le savons, le symbole de ces bellicistes (Priam, Démokos, Les vieillards) est l'idéalisation qui met en jeu des procédures rhétoriques précises: abstraction, métaphorisation. « *L'abstraction implique surtout qu'en cédant au mouvement par lequel on établit une propriété commune entre deux termes.* »⁽⁸⁾

Jusqu'au Géomètre, qui apporte la caution de la science à la guerre, vient se mettre à l'unisson des justifications mensongères, et dire qu'Hélène apporte l'harmonie et l'équilibre au paysage troyen, elle est la « *commune mesure* »⁽⁹⁾, dit-il. Rien de plus significatif à cet égard que l'opposition radicale entre les deux avis sur la femme, celui-là du Géomètre et l'autre du Gabier, un matelot de tous les ports; il raconte les ébats de Paris et d'Hélène sur le bateau, il ressemble le corps d' Hélène à un « *bouleau frémissant* »⁽¹⁰⁾, l'avis du Gabier sur la femme donne au conflit sa résonance et son ampleur, car, il indique un désir anarchique, c'est comme nous le verrons,

Le premier avis, qui est celui du Géomètre, et comme nous l'avons déjà vu, est en quête d'un « sens » qui pourrait habiller une « apparence ». C'est lui qui prétend être l'arpenteur des apparences humaines : « *Ne crois pas que les géomètres n'aient pas à s'occuper des femmes ! ils sont les arpenteurs aussi de votre apparence* »⁽¹¹⁾, dit le Géomètre, tandis que l'avis du Gabier, en filant pour désigner le corps féminin, la belle métaphore du «bouleau frémissant», s'attache à une image sensuelle et concrète qui ne craint pas d'intervertir les images et les sexes, mais qui a le mérite de suggérer le libre exercice d'un jeu libidinal.

Or, si l'avis du Gabier annule ainsi les effets de l'avis du Géomètre, c'est parce que la pièce effectue à rebours, entre les deux pôles de la sensualité et de la noblesse, le parcours exemplaire de l'idéalisation, en mettant en scène le

⁽⁵⁾ Cité par Rolland Quilliot, Les métaphores de l'inquiétude. Giraudoux. Hesse, Buzzati, P.92.

⁽⁶⁾ La guerre de Troie n'aura pas lieu, op. cit., p.52.

⁽⁷⁾ Ibid., P.43.

⁽⁸⁾ Analyses et réflexions sur Giraudoux op.cit, p. 73.

⁽⁹⁾ La guerre de Troie n'aura pas lieu, op.cit, p.46.

⁽¹⁰⁾ Ibid., p.167.

⁽¹¹⁾ Id.

retour du refoulé. Parcours exemplaire, en effet, si l'on veut bien examiner ce que le texte veut dire de ces deux pôles, sur la «noblesse», et sur son articulation à« l'amour sensuel». Voici le témoignage qu'Hector confie à Andromaque à son retour de la guerre : « Cela semble étrange à dire, mais la guerre m'avait promis la bonté, la générosité, le mépris des bassesses. Je croyais lui devoir mon ardeur et mon goût à vivre, et toi-même ... [...] et tu ne peux savoir comme la gamme de la guerre, était accordée pour me faire croire à sa noblesse. »
(12)

En fait, Hector commet la même erreur lorsqu'il s'affirme prêt à croire, à la fin de la pièce, à la noblesse d'Ulysse, le chef des Grecs, et il faut tout le cynisme de cet homme pesant, « *la volupté de vivre et la méfiance de la vie* »⁽¹³⁾, pour le détromper et lui faire voir, même si c'est peu de chose, ce qu'il entre d'investissement libidinal dans une décision généreuse :

« Ulysse : Vous savez ce qui me décide à partir, Hector,...

Hector : Je le sais. La noblesse.

Ulysse : Pas précisément... Andromaque a *le* même battement de cils que Pénélope. »⁽¹⁴⁾

Chez Oïax, un officier de la marine de la suite d'Ulysse, il est clair que les deux pôles de la noblesse et de la sensualité la plus brutale sont constitutifs, dans leur présence, d'un équilibre instable auquel la guerre est justement suspendue, et son attirance pour Andromaque apparaît favorisée et non freinée, par l'admiration qu'il éprouve pour Hector : « *La femme d'Hector ! Bravo ! J'ai toujours préféré les femmes de mes amis, de mes vrais amis.* »⁽¹⁵⁾

Mais le plus intéressant à considérer est le maintien dans l'idéalisation de ce que Freud appelle «la plénitude du courant originaire»⁽¹⁶⁾ de sensualité, étant bien entendu que ce courant n'a pas disparu et qu'il continue à procurer une satisfaction sur ce point, il sera utile de comparer ces deux textes.

Voici ce qu'écrit Freud : « *Le mouvement qui fausse ici le jugement est celui de l'idéalisation. Mais de ce fait, il nous est plus facile de nous*

⁽¹²⁾ *Ibid.*, p.25.

⁽¹³⁾ *Ibid.*, p.172.

⁽¹⁴⁾ *Ibid.*, p.182.

⁽¹⁵⁾ *Ibid.*, p.184.

⁽¹⁶⁾ **Freud. S.** « *La tête de Méduse* ». In *Résultats, Idées .Problèmes, t.II, .p.177.*

orienter ; nous reconnaissons que l'objet est traité comme le moi propre, donc que dans l'état amoureux une certaine quantité de libido narcissique déborde sur l'objet. Dans maintes formes de choix amoureux, il devient même évident que l'objet sert à remplacer un idéal du moi propre, non atteint on l'aime à cause des perfections auxquelles on a aspiré pour le moi propre et qu'on voudrait maintenant se procurer par ce détour pour satisfaire son narcissisme. »⁽¹⁷⁾

Et voici ce que Giraudoux faire dire à Priam, le roi des Troyens :

« Mon cher fils, regarde seulement cette foule, et tu comprends ce qu'est Hélène. Elle est une espèce d'absolution. Elle prouve à tous ces vieillards que tu vois là au guet et qui ont mis des cheveux blancs au fronton de la ville, à celui-là qui trafiquait des femmes, à celui-là qui manqua sa vie, qu'ils avaient au fond d'eux-mêmes une revendication secrète, qui était la beauté. Si la beauté avait été près d'eux, aussi près qu'Hélène l'est aujourd'hui, ils n'auraient pas dévalisé leurs amis, ni vendu leurs filles, ni bu leur héritage. Hélène est leur pardon, leur revanche, et leur avenir. »⁽¹⁸⁾

Alors, Hélène incarne la mort autant que la vie. Les hommes, comme nous les avons déjà vus, perdent tout contrôle d'eux-mêmes quand ils la voient, et cela ne convient pas avec les efforts pacifistes de Giraudoux à écraser la laideur : *« Je m'attache à dénombrer ces forces obscures et à leur enlever ce qu'elles ont d'obscur, à les montrer en pleine clarté. »⁽¹⁹⁾*

Giraudoux attaque ces vieillards- là qui voient en Hélène une « absolution » à leur vie ratée. Pour cela, il a réussi à accorder à Hélène un rôle simple, il se borne à voir, à recevoir, elle semble sans pitié, ce n'est pas une dame patronnasse : *« Je ne suis pas très forte en pitié »⁽²⁰⁾*, dit-elle.

Sa façon de donner c'est d'être mieux qu'elle-même, comme lorsqu'elle se promène sur les remparts de la ville et donne aux hommes troyens à voir, à aimer ou à rêver. Cette sensualité là d'Hélène de transformer les hommes «en grands... savons »⁽²¹⁾ dont elle aime se frotter la détache réalité. Ces vieillards n'ont pas adoré la beauté d'Hélène, ils s'adorent eux-mêmes, ils adorent la laideur, et il n'est, en somme, d'autre idéal que l'idéal du moi : *«Les gens ont pitié des autres dans !a*

⁽¹⁷⁾ Id.

⁽¹⁸⁾ *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, op.cit p.47. .

⁽¹⁹⁾ **Benjamin Crémieux**, *Conversations sur le théâtre. M. Giraudoux et la guerre de Troie. Dans Analyses et réflexions sur Giraudoux*, op.cit p.17.

⁽²⁰⁾ *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, op.cit, p. 137.

⁽²¹⁾ *Ibid.*, p.70.

mesure où ils auraient pitié d'eux-mêmes »⁽²²⁾ dit Hélène, sur ce point -là, Hélène a raison, car les vieillards sont incapables de vivre la beauté et l'amour. Ils en sont aux commentaires vides, ils sont déjà morts et leur âge les éloigne de la vie.

Pour cela, la guerre est le lieu qui créera leur monde d'illusion, de toute façon, ils ont besoin de symboles. Hélène et son petit corps n'est qu'apparence, sera la beauté, il y a peut-être mille sensibilités, mille cœurs battant dans mille regards, qui s'harmonisent plus sûrement que le masque de la beauté qu'offre le corps gentiment proportionné d'Hélène à des vieillards qui n'ont plus rien à voir avec l'amour, à des bavards ignobles, qui poètes ou géomètres, cachent bien mal leur visage de «*joyeux bouchers* »⁽²³⁾ sans pitié ni raison.

Et voilà la Femme devenue le baromètre de la folie et de la sottise des hommes. Le désir trop anarchique, trop dévoyé, mène-t-il à la catastrophe ? Certes. Les «*forces obscures* » sont en définitive celles du «*cela* » de la psychanalyse. Alain Duneau a raison qu'Hélène est l'«*engrenage mécanique des pulsions et, le lieu de rencontres des fantasmes.*»⁽²⁴⁾

Démokos, dont le nom semble être une approche du mot [*«démagogue», le préfixe grec (Démos : le peuple), (celui qui flatte le peuple)*]⁽²⁵⁾, ce poète fait d'Hélène la source divine de ses inspirations, car «*selon les traditions les plus reconnues, la naissance d'Hélène relève de l'Olympe, elle est le fruit des amours des Dieux, de Zeus et de Léda métamorphosée en oiseau, en sortie du même œuf que les Dioscures* »⁽²⁶⁾, et comme le dit Ronsard : «*beau visage engendré du beau cygne.* »⁽²⁷⁾ De plus, Démokos va aller jusqu'à vouloir posséder son image, à la manière d'un photographe sous le charme de son modèle : «*Je compose un chant sur le visage d'Hélène, j'avais besoin de bien le contempler, de le graver dans ma mémoire avec sourire et boucles, Il y est*»⁽²⁸⁾ dit Démokos.

L'art poétique qui ne pourrait être qu'une passion devient vite un prétexte à galvaniser les futurs guerriers pour le combat. Démokos et les vieillards font une confusion entre la beauté et la guerre, liées l'une à l'autre par la belle Hélène. Alors, il serait juste de penser que c'est la beauté défigurée,

⁽²²⁾ *Ibid.*, 138.

⁽²³⁾ **Maryse Brumont**, *Etude sur Jean Giraudoux. La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, p.44..

⁽²⁴⁾ *Analyses et réflexions sur Giraudoux*, **op.cit**, p.66.

⁽²⁵⁾ **Etienne Frois**, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, Giraudoux, p.35.

⁽²⁶⁾ **Voir J.-P. Vernant / Pierre Vidal-Naquet**, *Mvthae et tragédie en Grèce ancienne. Tome II*, p.103.

⁽²⁷⁾ **Ronsard**, *Les Amours. Sonnets pour Hélène*, présenté par Marc Bensimon, p.312.

⁽²⁸⁾ *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, **op.cit**, p.96.

salie en un mot utile et utilisé pour la guerre. « Je juge en poète »⁽²⁹⁾ dit le poète Démokos. Or, la poésie ne juge pas, Démokos utilise la poésie comme la beauté. La poésie est ici l'inflation du langage et de la propagande pour la guerre. C'est bien là un grand mensonge lorsqu'on parle de guerre en termes « *de beauté, de délice, de volupté et de courage* »⁽³⁰⁾, que ces mots sonnent étrangement faux lorsqu'ils émanent dans le plus grand carnage, des cadavres éventrés.

Ainsi que la Guerre de Troie n'aura pas lieu permet à l'auteur d'aborder ce sujet grave par le truchement de l'Antiquité, donnant à sa pièce une allure de mythe éternel par le recul temporel et lui permettront de faire sentir à ses contemporains le message très actuel des menaces qui pèsent sur la paix. « *La Guerre de Troie aura lieu* »⁽³¹⁾, les Grecs et les Troyens entreront en combat, comme nous l'avons déjà vu, à cause de ce désir irrationnel, irréductible, inséparable de la vie et de l'amour de ces hommes là, que le meurtre final de Démokos, manifeste.

Femme fataliste :

Le héros, le foyer thématique et problématique de l'œuvre de Giraudoux c'est l' « Homme. » C'est vrai, comme le dit Gilles Vannier, qu' « *être Homme, c'est lutter contre l'inhumaine ignominie, quitte à être soi-même tragiquement inhumain.* »⁽³²⁾

Comme nous avons déjà vu, l'homme à cette époque, est un vieil arthritique. Pour cela, Giraudoux confie à la femme une grande responsabilité, celle de sauver l'humanité du danger éventuel. Il semble que la femme girauducienne n'est ni chef d'état, ni intellectuelle. Elle sert néanmoins de guide moral à une société qui est en train de perdre son chemin. Elle peut être la sauvegarde d'une dignité, tel est le rôle d'Electre qui accepte qu'Argos soit anéanti parce que le crime impuni de son père Agamemnon « *porte atteinte à la dignité humaine, infeste un peuple, pourrît sa loyauté.* »⁽³³⁾

L'une des grandes originalités de Giraudoux, dans son approche du féminin, est la place dévolue à la jeune fille. Il semble que cette dernière suscite une grande sympathie, chez un écrivain qui lui a consacré de nombreuses

⁽²⁹⁾ **Ibid.**, p.47.

⁽³⁰⁾ **Id.**

⁽³¹⁾ **Ibid.**, p.187

⁽³²⁾ **Gilles Vannier dans Analyses et réflexions sur Giraudoux, op.cit. p.92.**

⁽³³⁾ **Giraudoux. Electre, p.117.**

pages, presque toujours complices ou bien vaillantes. Cette représentation se veut une peinture de la féminité en devenir dans sa fraîcheur et sa transparence. Alors, contrairement à ce que les tragiques grecs ont présenté, une Electre humiliée et considérée comme une servante par Clytemnestre et Egisthe. Euripide nous la montre mariée à un jardinier, et obligée d'accomplir les humbles besognes ménagères⁽³⁴⁾. Mais l'Electre de Giraudoux n'est pas humiliée comme ses homonymes grecques, elle n'a pas encore été réduite au silence par la servitude ou la pauvreté.

Il est clair que Giraudoux a présente avant la légende, c'est-à-dire qu'au premier acte, elle cherchera à découvrir la vérité sur la mort de son père et sa propre identité. Elle est présentée par les autres personnages comme : *« le type de la femme à histoires. »*⁽³⁵⁾ Il faut se méfier de ces personnages si l'on veut sauvegarder son bonheur : *« S'il y a des malédictions, des brouilles, des haines, la faute n'en revient pas à la conscience de l'humanité, qui est toute propension vers le compromis et l'oubli, mais à dix ou quinze femmes à histoires »*⁽³⁶⁾ déclare le président du tribunal.

Le nom d'Electre, de la même famille que le mot [*« électron »* désigne *« l'ombre »*], signifie *« la Brillante », « la lumineuse », (et non la « non mariée », alectra.)*⁽³⁷⁾ Giraudoux s'en est sans doute souvenu quand il l'appelle *« la lampe sans mazout, la lumière sans mèche. »*⁽³⁸⁾

L'Electre de Giraudoux est celle que l'on ne peut regarder sans frémir : *« C'est horrible, un pays où, par la faute du redresseur de torts solitaires, on sent les fantômes, les tués en demi-sommeil où il n'y a jamais remise pour les défaillances et les parjures, où imminent toujours le revenant et le vengeur (...) À voir Electre, je sens s'agiter en moi les fautes que j'ai commises au berceau »*⁽³⁹⁾ déclare le président.

En un mot, ce que tous craignent c'est *« l'alliée d'Electre, la justice intégrale. »*⁽⁴⁰⁾, tout cela, parce qu'Electre dérange tout le monde par son souci de vérité et sa haine des compromis, cette pureté et cette intransigeance-là qui font la réputation d'Electre sont causées par une passion, *« la haine »* pour sa mère

⁽³⁴⁾ voir Olivier **Got dans étude sur Giraudoux, Electre, p.28.**

⁽³⁵⁾ **Electre, op. cit, p. 21.**

⁽³⁶⁾ **Ibid., p.22.**

⁽³⁷⁾ **Olivier Got, études sur J. Giraudoux Electre, op.cit. p.48.**

⁽³⁸⁾ **Electre, o p . c i t , p.70.**

⁽³⁹⁾ **Ibid., p.23-24.**

⁽⁴⁰⁾ **Id.**

Clytemnestre, comme chez l'héroïne de Sophocle, haine de sa mère qui l'emporte sur tous les autres sentiments : « Avec ma mère, d'abord, avec celle qui m'a mise au monde, mes rapports ne sont que de haine »⁽⁴¹⁾, dit-elle.

Il est évident que la haine chez l'Electre de Giraudoux s'agit d'une haine totale qui dirige tous les actes de la pièce : « Ce n'est pas que je déteste les femmes, c'est que je déteste ma mère, »⁽⁴²⁾ Elle ne veut lui ressembler en rien et va jusqu'à imaginer qu'elle est née sans elle. « Imaginons une minute, pour notre bonheur, que nous ayons été enfantés sans mère »⁽⁴³⁾, dit-elle à son frère Oreste et elle le précise : « C'est justement ce que je ne peux supporter d'elle, qu'elle m'ait mise au monde, c'est là ma honte. »⁽⁴⁴⁾ Cette jeune fille protège Oreste contre l'amour maternel « jamais n'a été moins à toi »⁽⁴⁵⁾ dit-elle. Electre veut remplacer la mère auprès de son frère. « Prends de ma vie, non de la mère, »⁽⁴⁶⁾ Clytemnestre est jalouse car, constate Electre : « Elle se doute que ma caresse va t'entourer, te laver d'elle, te rendre orphelin d'elle, »⁽⁴⁷⁾ Et cependant l'amour qu'Electre éprouve pour son frère n'est pas provoqué par la joie de le revoir, mais plutôt par la haine de la jeune fille pour sa mère : « Et toute cette haine que j'ai en moi, elle te rit, elle t'accueille, elle est mon amour pour toi. »⁽⁴⁸⁾

Alors, l'Electre de Giraudoux voit en son frère un moyen d'exercer sa vengeance. Il est remarquable que cette haine d'Electre moderne est elle-même motivée par autre chose, par l'amour qu'elle éprouve pour son père Agamemnon et le culte qu'elle voue à sa mémoire. Durant l'expédition de Troie, le seul bonheur d'Electre est l'attente du père. C'est ce père qu'elle accepte, lui seul, et elle imagine même être née de son sourire. L'intransigeance d'Electre est donc causée avant tout par cette passion pour le disparu : « Pour me guérir, c'est simple. Il suffit de rendre la vie à un mort. »⁽⁴⁹⁾ Elle s'en dit la veuve « à défaut d'autre. »⁽⁵⁰⁾

⁽⁴¹⁾ Sophocle, *Electre*, dans *Théâtre*, texte établi et traduit en français par A. Dain et Paul Mazon, vv.261-2.

⁽⁴²⁾ *Electre*, op.cit, p.57.

⁽⁴³⁾ *Ibid.*, p.59.

⁽⁴⁴⁾ *Ibid.*, p.57.

⁽⁴⁵⁾ *Ibid.*, p.53.

⁽⁴⁶⁾ *Ibid.*, p.56.

⁽⁴⁷⁾ *Id.*

⁽⁴⁸⁾ *Ibid.*, p.58.

⁽⁴⁹⁾ *Ibid.*, p.42.

⁽⁵⁰⁾ *Id.*

Elle hait Clytemnestre avant tout pour son manque d'égard envers le disparu, puisqu'elle ne sait pas encore que la reine est l'assassin de son mari, elle trouve en sa femme Narsès une mère, parce que la femme Narsès déclare avoir toujours admiré Agamemnon : «*Il peut être vexé, le maître du monde, qui tombe en rentrant chez lui, qui a pris Troie...* »⁽⁵¹⁾ dit-elle. Pour cela, Electre accepte que la femme Narsès l'appelle : «*Ma fille.*»⁽⁵²⁾

Alors, l'Electre de Giraudoux éprouve pour sa mère une haine totale. Cette haine est causée par l'amour qu'elle porte à son père, plus que par une personne de Clytemnestre. En cela elle se distingue de l'héroïne de Sophocle, car il semble que l'Electre de Sophocle est intransigeante, elle n'accepte pas les libations de Clytemnestre sur le tombeau d'Agamemnon, et suggère plutôt à sa sœur Ismène d'offrir le bout de leurs tresses.

Alors, dans cette tragédie, le meurtre d'Agamemnon n'est qu'une occasion et que la haine d'Electre pour sa mère est antérieure au crime : «*Ton père, et rien d'autre ; voilà ton prétexte toujours, parce qu'il est mort par mon fait.* »⁽⁵³⁾, et ne se rapproche non plus de celle d'Euripide, qui hait sa mère pour des motifs tout à fait mesquins, elle épouse un laboureur, en veut surtout à Clytemnestre de l'avoir laissée dans l'indigence alors qu'elle-même, la reine, vit dans un très grand luxe. Elle tue sa mère pour des raisons disproportionnées à la monstruosité de l'acte, elle déclare à Oreste : «*Que je meure, pourvu que j'égorge ma mère.* »⁽⁵⁴⁾

L'amour exclusif du père, générateur de haine pour la mère, est ainsi une raison à la soif de justice qui fait la réputation de l'Electre giralducienne. Mais il sera faux de ne pas considérer que cet aspect de la haine d'Electre, cette héroïne qui apparaît, dès le début de la pièce, avouer éprouver pour Egisthe et Clytemnestre un sentiment dont elle n'est pas entièrement responsable : «*Je Sens hais d'une haine qui n'est pas à moi* »⁽⁵⁵⁾ dit-elle. Serait-elle inspirée «*par les dieux, véritables vengeurs dans la tragédie d'Eschyle* »⁽⁵⁶⁾ ou par «*une fatalité dont les arrêts sont contestés par les Dioscures eux-mêmes, comme dans la tragédie d'Euripide*»⁽⁵⁷⁾

⁽⁵¹⁾ *Ibid.*, p.125.

⁽⁵²⁾ *Ibid.*, p.128.

⁽⁵³⁾ *Electre*, op.cit, vv. 525-526.

⁽⁵⁴⁾ **Euripide. *Electre*, dans *Théâtre*, texte établi et traduit par A. Dam et Paul Mazon. Y.281.**

⁽⁵⁵⁾ *Electre*, op.cit. p.57.

⁽⁵⁶⁾ Voir Eschyle. *Les Choéphores*. dans *Théâtre*, texte établi et traduit par A. Dain et Paul Mazon, p.40.

⁽⁵⁷⁾ **Euripide, *Electre*, op.cit, p.23.**

Ces deux hypothèses ne sont pas valables ici, les dieux étant absents de la tragédie de Giraudoux. S'ils n'ont pas été mentionnés dans la tragédie de Sophocle, leur puissance n'en était quand même pas contestée. Elle déclare : « *Si le malheureux mort devait rester gisant, réduit à n'être plus que néant et poussière, sans que les autres à leur tour en portant la sanglante peine, s'en serait fait à jamais pour les hommes de toute conscience, de toute pitié.* »⁽⁵⁸⁾ Les dieux, dans cette Electre moderne, ne s'occupent pas des punitions :

« *Clytemnestre : Les dieux rougiraient de t'entendre.*

Electre : Cela m'étonnerait ils rougissent rarement depuis quelque temps. »⁽⁵⁹⁾

Les dieux sont donc de « *grandes indifférences.* »⁽⁶⁰⁾ « *Je les imagine [dît Egisthe] non point occupés sans relâche de cette moisissure suprême qu'est l'humanité, mais parvenus à un tel grade de sérénité et d'ubiquité, qu'il ne peut plus être que la béatitude, c'est-à-dire l'inconscience.* »⁽⁶¹⁾

Il est évident que dans cette indifférence et cette inconscience, les dieux sont comme des diamants qui ne répondent qu'aux lumières, aux signes. Et alors leur justice prend l'aspect d'un « *travail en gros* »⁽⁶²⁾, nullement ajusté, et lorsqu'une ville a péché par impiété, la peste éclate, mais ravage une ville voisine, « *une belle lueur leur suffit pour croire que justice est faite.* »⁽⁶³⁾ On se souvient ici des reproches faits à Zeus le maître des dieux par un des personnages de Sophocle : « *Pourquoi donc, laissant en paix les sacrilèges et les brigands et tant de gens insolents, violents et parjures, foudroyez-vous si souvent un chêne, une pierre, un mât de vaisseau qui n'a rien fait de ma! et, parfois même un honnête et pieux voyageur ?* »⁽⁶⁴⁾

Ce ne sont donc pas les dieux qui inspirent Electre de Giraudoux. Une seule mention est faite de leur existence durant la pièce, et c'est par ironie : « *À votre franchise [constate Electre], je reconnais l'hypocrisie des dieux, leur malice,* »⁽⁶⁵⁾ En réalité, les dieux ici ne sont pas responsables de la justice qui s'exerce.

⁽⁵⁸⁾ Sophocle. *Electre*. op.cit, vv.244-50.

⁽⁵⁹⁾ *Electre*, op.cit. p.88.

⁽⁶⁰⁾ *Ibid.*, p.128.

⁽⁶¹⁾ *Id.*

⁽⁶²⁾ *Ibid.*, p.28.

⁽⁶³⁾ *Ibid.*, p.82.

⁽⁶⁴⁾ Sophocle, *Electre*, dans *Théâtre*, op.cit, p.361.

⁽⁶⁵⁾ *Electre*, op.cit, p.112.

Electre ne doit qu'à elle seule le soin de sa vengeance. L'indifférence des dieux rappelle l'insensibilité qu'en de nombreux passages Euripide attribue aux dieux à regard des souffrances humaines, dans les Troyennes, le chœur dit, en parlant de Ganymède : « *Mais toi, pour garder ta grâce, près du trône de Zeus, tu entretiens ton visage dans une belle sérénité, cependant que l'empire de Priam succombe sous la lance des Grecs.* »⁽⁶⁶⁾

Si la jeune fille Electre de Giraudoux parle au début de la pièce d'une haine qui ne lui appartient pas, cette confession peut s'entendre de la façon suivante : la haine n'appartient pas en effet à la jeune fille Electre, mais à la véritable Electre, l'héroïne, celle qui incarne alors l'aspect terrible de la fatalité et administre la justice à la place des dieux. Elle veut faire toute la lumière, elle le fera jusqu'à cette « aurore » de sang, d'incendie et de victoire. Electre se déclarera, en une nuit, en pressant son frère Oreste sur son cœur et comme en un rêve, elle a découvert la vérité sur la mort de son père. Agamemnon lui est apparu et dans le pli de son vêtement, elle a découvert qu'il avait été assassiné. Le sourcil de Clytemnestre lui a par contre révélé qu'il s'agissait du sourcil « *d'une femme morte qui a eu un amant.* »⁽⁶⁷⁾

En même temps qu'elle a découvert la vérité, Electre a connu son propre rôle. Comme les animaux, elle partira de l'aurore pour sa nouvelle vie, celle de l'héroïne Electre et suivra en ceci le conseil du mendiant : « *Fais comme eux, Electre, pars de l'aurore* »⁽⁶⁸⁾ dit-il. À partir du moment où elle s'est déclarée : « *Elle court, ainsi regagne le dessous de sa pierre le petit cloporte qui a eu la menace du jour* »⁽⁶⁹⁾ dit le mendiant.

Electre sait dès lors que son rôle est d'administrer la justice. La vérité d'Electre est le contraire de celle d'Égisthe. Nous sommes donc devant un conflit qui vient de l'opposition de leurs deux natures, ou plus précisément, le conflit vient de l'opposition des valeurs. Celle d'Égisthe, celle du roi, qui a un souci du collectif, qui est de sauver un peuple : « *Je jure de vivre, de mourir, entends-tu, juge, mais de la (Argos) sauver* »⁽⁷⁰⁾ dit-il.

⁽⁶⁶⁾ Euripide, Les Troyennes, dans Théâtre, texte établi et traduit par A. Dain et Paul Mazon. vv. 835-7.

⁽⁶⁷⁾ Electre, op.cit. p.89.

⁽⁶⁸⁾ Ibid., p.77.

⁽⁶⁹⁾ Ibid., p.51.

⁽⁷⁰⁾ Ibid., p.106.

Cet Egisthe offre maintenant à Clytemnestre de l'épouser pour régulariser une situation qui dure depuis longtemps et sauver Argos : « *Je ne sais si je vous aime encore, et la ville entière doute que vous m'ayez jamais aimé. Mais ce mariage est la seule façon de rejeter un peu de vérité dans le mensonge du passé, et il est la sauvegarde d'Argos.* »⁽⁷¹⁾

En somme, Egisthe a besoin d'épouser Clytemnestre pour jouer totalement le rôle du roi. Ce n'est pas vers Clytemnestre mais vers Electre que le nouveau roi se sent attiré. Au moment où il se déclare, c'est à Electre qu'il pense : « *Il [son cheval] comprenait que j'étouffais, que j'avais ton nom sur ma bouche comme un tampon d'or. Il fallait que je crie ton nom, et à toi-même... Je le crie, Electre !* »⁽⁷²⁾

Il semble que le président du tribunal ressemble à Egisthe, en ce qu'il veut sauver sa tranquillité et celle de l'Etat contre la justice elle-même : « *Mais c'est avec la justice, la générosité, le devoir, et non avec l'égoïsme et la facilité, que l'on ruine l'Etat, l'individu et les meilleures familles.* »⁽⁷³⁾ Le président du tribunal administre la justice à sa façon, une justice d'accommodements et de compromis. Il annonce par-là l'attitude d'Egisthe lui-même, qui a découvert au soleil levant, la patrie et non point le monde : « *Dans un accès de largesse, Dieu m'a donné ni Athènes, ni "Olympie, ni Mycènes. Quelle joie ! On m'a donné la place aux bestiaux d'Argos et non les trésors de Corinthe* »⁽⁷⁴⁾, dit-il.

Ce personnage n'est pas sans rappeler un autre héros de la Grèce : le roi Créon, dans l'Antigone de Sophocle. Comme l'Egisthe de Giraudoux, le Créon de Sophocle s'identifie avec sa patrie : « *Celui qui, appelé à conduire un Etat, ne s'en tient pas toujours au bon parti et qui demeure bouche close par crainte de qui que ce soit, celui-là, aujourd'hui et toujours, est pour moi le dernier des hommes. Et de même, qui s'imagine qu'on peut aimer quelqu'un plus que son pays, à mes yeux, ne compte pas.* »⁽⁷⁵⁾

Contrairement à ce devoir-là d'Egisthe, le devoir d'Electre giralducienne est de sauver la vérité : « *Mon devoir est sûrement l'ennemi mortel*

⁽⁷¹⁾ Ibid., p.107.

⁽⁷²⁾ Id.

⁽⁷³⁾ Ibid., p.22.

⁽⁷⁴⁾ Ibid., p.107.

⁽⁷⁵⁾ Sophocle, Antigone, dans Théâtre, texte établi et traduit par A. Dain et Paul Mazon .vv. 178-184.

du vôtre »⁽⁷⁶⁾ déclare-t-elle. Ce qui anime Electre, c'est le désir de sauver Argos de l'avilissement. C'est la révolte contre les compromis et les mensonges qui font la laideur de l'ordre ordinaire du monde. En cela, Electre a raison, car comme nous l'avons déjà vu, la guerre est le résultat du mensonge et de toute laideur. Pour cela, Electre veut incarner ces vertus métaphysiques suprêmes qui sont « *la lumière, la justice la tendresse* »⁽⁷⁷⁾. Si Egisthe de Giraudoux et son ressemblant le Créon d'Anouilh ont choisi la vie, avec ses compromis et ses impuretés, ils ont compris qu'on ne peut préserver une cité du chaos sans se salir un minimum les mains, ils incarnent le relatif face à l'absolu : « *Voilà ce qu'on m'a donné ce matin, à moi le jouisseur, le parasite, le fourbe, un pays où je me sens pur, fort, parfait, une patrie, et cette patrie dont j'étais prêt à fournir désormais l'esclave, dont tout à coup me voilà roi, je jure de vivre, de mourir, entends-tu, juge, mais de la sauver* »⁽⁷⁸⁾ dit Egisthe.

Dans ce débat, ce qui est en jeu c'est le statut de la condition humaine, plus précisément, la place de l'homme par rapport aux autres êtres vivants. Créon d'Anouilh ancre explicitement l'homme dans le monde naturel, il lui donne en exemple le vouloir vivre animal, peut-être même le devoir de l'homme est-il de surpasser l'animal dans le domaine de ce vouloir vivre, de faire pour survivre « *ce qu'aucune bête ne ferait.* »⁽⁷⁹⁾

Il se méfie en revanche du langage, source trompeuse du mirage idéologique : « *Rien n'est vrai que ce qu'on ne dit pas* »⁽⁸⁰⁾ dit Créon, Seulement rien ne peut empêcher que l'homme ait perdu la simplicité et la spontanéité de l'animal, d'où l'ironie d'Antigone face à Créon : « *Quel rêve pour un roi, des bêtes !* »⁽⁸¹⁾, parce que l'être humain est un être de langage, il est pour le meilleur et pire celui qui délaisse le réel pour l'irréel, qui demande à la vie un sens, qui refuse de s'accepter lui-même et d'accepter le monde sans transformation, qui est prêt à mourir pour les idéaux qui ne peuvent s'incarner, cela convient au rôle de l'Electre de Giraudoux qui considère que la mort est préférable à une vie sans dignité : « *Si tu mens, et laisses mentir, tu auras une patrie prospère ? Si tu caches les crimes, ta patrie sera victorieuse ? Quelle est cette pauvre patrie que vous glissez tout à coup entre la vérité et nous* »⁽⁸²⁾, dit-elle.

⁽⁷⁶⁾ *Electre, op.cit. p. 107.*

⁽⁷⁷⁾ *Ibid., p.117.*

⁽⁷⁸⁾ *Ibid., p.106.*

⁽⁷⁹⁾ *Anouilh. Antigone. p.61.*

⁽⁸⁰⁾ *Ibid., p.65.*

⁽⁸¹⁾ *Ibid., p.67.*

⁽⁸²⁾ *Electre, op.cit. p.116.*

Elle juge que les seules valeurs qui comptent sont celles qui impliquent l'universalité, elle se range toujours par principe du côté des faibles, des humiliés, des victimes : « *On m'avait donné le clos d'un haleur, tirant sur sa péniche, on m'avait donné le sourire d'une laveuse, soudain figée dans son travail, les yeux sur la rivière [...], on m'avait donné la plante d'eau qui résiste contre le courant, qui lutte, qui succombe, et le jeune homme malade qui tousse, qui sourit et qui tousse, et les joues de ma servante, quand elles se gonflent tous les matins d'hiver...* »⁽⁸³⁾, dit-elle.

La vérité seule est pour Electre digne d'attention, elle sait que le mensonge et la corruption morale sont la véritable mort :

« *Egisthe : il est des vérités qui peuvent tuer un peuple, Electre.*

Electre : il est des regards de peuple mort qui pour toujours étincellent. »⁽⁸⁴⁾

Alors Electre remplira son rôle jusqu'au bout. Dédaignant le péril d'Argos, elle passe Oreste au double assassinat d'Egisthe et de Clytemnestre. C'est alors qu'elle correspond à la définition donnée d'elle par le mendiant : « *La jeune fille est la ménagère de la vérité ; elle doit y aller jusqu'à ce que le monde pète et craque dans les fondements des fondements et les générations des générations, fussent mille innocents mourir la mort des innocents pour laisser le coupable arriver à sa vie de coupable.* »⁽⁸⁵⁾ En voyant la ville en flammes, elle déclare : « *J'ai la justice, j'ai tout.* »⁽⁸⁶⁾ Comme promesse de renaissance, il lui reste l'aurore, dernière image de la pièce. Ce n'est pas Electre, mais le mendiant qui prononce ce mot d'aurore :

« *Electre : Demande au mendiant, il le sait.*

Le mendiant : Cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'aurore, »⁽⁸⁷⁾

Il semble nécessaire d'indiquer à la dernière minute, Electre, incarnation de la fatalité, semble en parfaite entente avec le mendiant, ce dieu

⁽⁸³⁾ *Ibid.*, p.118.

⁽⁸⁴⁾ *Id.*

⁽⁸⁵⁾ *Ibid.*, p.70.

⁽⁸⁶⁾ *Ibid.*, p.131.

⁽⁸⁷⁾ *Ibid.*, p.132.

caché, car, comme le dit Olivier Got: «*dans cette administration de la justice intégrale, Electre a dépassé la jeune fille, amoureuse du souvenir de son père, elle s'est substituée à une justice extra humaine, qui est non pas celle des dieux, car leur travail en gros sans doute moins bien réussit, mais à la fatalité elle-même qui veut que Ses meurtriers d'Agamemnon périssent*»⁽⁸⁸⁾, Alors, l'Electre de Giraudoux dépasse l'ordre divin, elle a le visage de la fatalité. Ici, une influence platonicienne apparaît chez Giraudoux, comme le dit R.-M. Albérès : «*Chaque être, qu'il soit l'individu, la nation, ou l'humanité, possède sa vie vraie qui est celle de son idée essentielle ; la morale orphique et pythagoricienne prend une forme platonicienne.* »⁽⁸⁹⁾

Le problème d'Electre, dans la tragédie de Giraudoux, est celui de retrouver sa propre essence, comme celui d'Egisthe, qui lui demande : «*Si je me suis hâté vers toi, Electre, c'est que tu es le seul être qui puisse me donner sa propre essence.* »⁽⁹⁰⁾

Lorsqu'elle se déclare, comme nous l'avons déjà vu, elle devient conforme à l'idée d'Electre, telle que Giraudoux se la représente : «*Les archétypes de Giraudoux sont au contraire [des universaux abstraits d'Aristote et des scolastiques], comme les Idées platoniciennes, des essences singulières, dont chacune est douée d'une structure individuelle et qui constituent les principaux types d'organisation du réel.*»⁽⁹¹⁾

Electre et Egisthe deviennent des héros, en ce qu'ils coïncident avec leur propre Idée, avec leur propre essence. Dans cette tragédie, Giraudoux a présenté des essences en conflit, conflit entre le désir d'Egisthe de vivre, et l'exigence de pureté d'Electre, entre l'acceptation du monde, selon le premier et la révolte de la seconde, le conflit est donc sans issue, mais on pourrait sans doute chercher une solution simple, c'est revenir à Sophocle et concevoir une Antigone qui meure, non pas par peur de s'user et de se dégrader en acceptant de vieillir et de vivre, mais par générosité et amour de a vie, comme au fond les grands résistants de toutes les époques.

Mais la sensibilité de notre époque n'est plus attirée par cette solution simple-là, car, elle ignore l'optimisme vigoureux des anciens : ce qui semble définir notre sensibilité moderne, c'est plutôt la conscience du caractère indépassable des conflits et des déchirements qui définissent la condition humaine. À travers l'opposition entre Egisthe et Electre, ce sont en fait deux conceptions de l'homme

⁽⁸⁸⁾ étude sur Jean Giraudoux. *Electre*, op.cit, p.42.

⁽⁸⁹⁾ R.-M. Albérès, *Esthétiques et morale chez Jean Giraudoux*, P.478.

⁽⁹⁰⁾ *Electre*, op.cit, p.107.

⁽⁹¹⁾ Claude-Edmonde Magny, *Précieux Giraudoux*, p.31.

qui se font face : d'un côté, celle d'Egiste qui voit dans un peuple, ou dans un être humain « *un immense corps à régir, à nourrir* »⁽⁹²⁾. De l'autre celle d'Electre qui voit en lui « *un immense visage* »⁽⁹³⁾, où brille un « *regard étincelant* »⁽⁹⁴⁾, c'est-à-dire qui le définit non plus par sa matérialité, mais par son aptitude à l'idéalité : par le fait précisément qu'il soit le seul qui puisse préférer sa dignité à la vie même.

À travers cet affrontement de ces deux points de vue d'égale noblesse qui est sans synthèse possible, Giraudoux veut nous montrer que la guerre est l'avenir inéluctable de notre présent tragique, car nous ne pouvons dépasser l'ambiguïté paradoxale qui fait que sauver le monde de l'égoïsme soit aussi le priver du bonheur. Si Electre triomphe, tel va être le cas, elle libèrera Argos du mensonge et de la pourriture intérieure dans lesquelles elle s'était enfoncée, mais la vouera à la destruction : au nom de la justice mourront non seulement Egiste et Clytemnestre mais aussi de nombreux innocents. Pourtant la catastrophe que l'on n'a cessé d'attendre suscite finalement, quand elle survient une lumière d'une étonnante beauté.

On ne peut pas parler de la catastrophe, de la guerre en esthète, alors que Démokos dans la Guerre de Troie n'aura pas lieu. « *exige un chant de guerre.* »⁽⁹⁵⁾ C'est Giraudoux qui développe une ode à la paix, une paix en espérance, voire utopique, la guerre se proposant dorénavant, dans la mythologie personnelle de Giraudoux comme le seul avenir possible pour l'humanité. C'est surtout dans les célèbres dernières lignes de la pièce d'Electre que s'affirme avec une netteté absolue la terrible splendeur du désastre tragique, qui nous délivre de notre désir de bonheur et nous fait accéder à une sorte de grandeur métaphysique supérieure : « *Comment cela s'appelle-t-il quand le jour se lève, comme aujourd'hui, que tout est gâché, que tout est saccagé, et que l'air partant se respire, et qu'on a tout perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonissent, dans un coin du jour qui se lève ? Cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'aurore.* »⁽⁹⁶⁾ La guerre de Troie aura donc lieu, avec pour seul soleil Argos en flammes à l'horizon.

⁽⁹²⁾ Electre, **op.cit**, p.118.

⁽⁹³⁾ Id.

⁽⁹⁴⁾ Ibid., p.177.

⁽⁹⁵⁾ La Guerre de Troie n'aura pas lieu, **op.cit**, p.99.

⁽⁹⁶⁾ Electre, **op.cit**, p.132.

La femme et Sa pureté :

On s'interroge pourquoi le héros général de l'œuvre giralducienne est le Naïf? Parce que celui-ci a un regard neuf, qui voit les choses comme si elles étaient nouvelles, comme si c'était la première fois, c'est la pureté, la candeur, l'inexpérience. La naïveté est l'écho dans lequel le monde est vu avec des yeux neufs, et les choses comme si elles arrivent pour la première fois.

Sans doute, l'enfance, l'adolescence, la pureté y tiennent une place qu'elles n'occupent chez aucun écrivain de sa génération. Selon Giraudoux, « *cet âge est sans pitié pour les méchants et les sots.* »⁽⁹⁷⁾ C'est ce qui est convenable aux efforts giralduciens pour la paix. Il semble que l'enfance, dans les genres littéraires, peut être évoquée seulement par le biais d'une écriture poétique : « *Le récit dont le héros est un enfant se tourne, naturellement et fatalement, vers la poésie.* »⁽⁹⁸⁾

L'enfance a une inépuisable capacité de faire joie et poésie. Ce don de l'enfance encourage Giraudoux à l'évoquer sur la scène, lorsque les adultes ne peuvent pas fermer les portes de la guerre à cause de ces hypocrites qui font la guerre pour leurs intérêts personnels, ici, il apparaît le rôle de l'enfance, Polyxène, la benjamine de Priam et d'Hécube, qui incarne l'innocence de l'enfant dans la guerre. Elle croit qu'elle peut fermer ces portes dangereuses. Elle trouve une issue de ce problème, c'est le départ d'Hélène, celle qui est le prétexte et l'enjeu de la guerre. Polyxène veut lever la cause de la guerre : « *Tante Hélène, si vous nous aimez, partez !* »⁽⁹⁹⁾

Polyxène ne sait pas ce qu'est la guerre. Elle sait seulement qu'elle est la mort, qu'elle sera l'une des premières victimes de la barbarie :

« *Hélène : Tu sais ce que c'est, la guerre ?*

Polyxène : Je ne sais pas très bien. Je crois qu'on meurt »⁽¹⁰⁰⁾

⁽⁹⁷⁾ Jean Giraudoux dans un entretien avec Jean-Bernard Raimond, dans Europe, revue littéraire mensuelle, Jean Giraudoux, p.93 .

⁽⁹⁸⁾ Ibid., p.71 .

⁽⁹⁹⁾ La Guerre de Troie n'aura pas lieu, op.cit, p.126.

⁽¹⁰⁰⁾ Id.

Giraudoux accuse les adultes, qui vont tuer l'Innocent. La méchanceté des adultes ne suffit pas de tuer l'Innocent, ils font la corruption de l'esprit de l'enfant. Dans la pièce *la Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Giraudoux met en scène l'adolescence face à l'adulte. Les héros de Giraudoux en général semblent déjà habiter un monde meilleur, car tous discutent et négocient la paix, mais peut-on négocier ce qui est vital ? il semble que l'exigence absolue de Troïlus, le petit frère de Pâris, en amour est la seule à ébranler Hélène, à suspendre la destinée bête des amours sans amour et des paix malades, comme Hector face aux bellicistes. Troïlus résiste à la tentation mais il cédera. Sa résistance commence par son refus d'embrasser Hélène, car s'il était certain de mourir après, le baiser serait donc un suicide, une souillure à laquelle il ne pourrait survivre: « *Je me tuerais aussitôt après* »⁽¹⁰¹⁾ dit Troïlus.

Les personnages de Giraudoux incarnent toujours un type d'humanité idéale, Troïlus veut être inconnu, pauvre, laid parce qu'il sent bien que la célébrité, la richesse et la beauté sont les trois plus profonds aspects de la moisissure humaine. Face à cela quelle est l'attitude du couple adulte Hélène Pâris ?

Il est clair que la pureté et la résistance de Troïlus dérangent Hélène: car c'est elle d'habitude qui est indifférente, légère, qui devient racoleuse et vulgaire. Elle essaye -de ramener à elle le désir absolu et total de Troïlus, essaie de le séduire et même de le flatter, s'abaisse et se rabaisse à lui demander à plusieurs reprises un baiser. Elle se risque même à une évocation poétique sentimentale de l'éventuel baiser. Elle semble jouer, mais en fait elle est désarmée devant la pureté : « *À la fin du jour, quand je m'assieds aux créneaux pour voir le couchant sur les îles, tu serais arrivé doucement, tu aurais tourné ma tête vers toi avec tes mains, de dorée, elle serait sombre, tu l'aurais moins bien vue évidemment, et tu m'aurais embrasée, j'aurais été très contente. Tiens, me serais-je dit, le petit Troïlus m'embrasse ! Embrasse-moi.* »⁽¹⁰²⁾

Alors, il est juste de penser que Giraudoux ne pénètre jamais au cœur des pensées enfantines qui restent sans doute pures, innocentes, à ses yeux. Les adultes et la société sont coupables de trahir la pureté enfantine. C'est Paris, le fils de Priam, ravisseur d'Hélène; jeune et beau séducteur qui raille, ce qui est d'ailleurs souvent la première réaction d'un homme mal à l'aise, il est ensuite légèrement jaloux, puis il rentre dans le jeu d'Hélène lorsqu'il voit que ses menaces ne sont qu'un encouragement pour Troïlus, qui ne plaisante pas les

⁽¹⁰¹⁾ *Ibid.*, p.89.

⁽¹⁰²⁾ *Ibid.*, p.90.

tentatives de Paris pour convaincre Troïlus à embrasser Hélène. Il montre qu'il fait miroiter devant les yeux du petit garçon ses valeurs d'adulte déjà « pourries » par la société : célébrité, richesse, puissance, séduction : « *Nos vénérables qui arrivent en corps pour fermer les portes de la guerre, embrasse Hélène devant eux : tu seras célèbre.* »⁽¹⁰³⁾ Paris fanfaronne enfin, il embrasse Hélène devant les vieillards c'est un défi dérisoire, lui aussi en fait désarmé.

Il est évident que le triomphe de la paix sur la guerre sera celui de Troïlus sur Hélène, le triomphe de la pureté et du refus : (« *Jamais* », « *Non* »)⁽¹⁰⁴⁾ déclare Troïlus. A travers le personnage de Troïlus, le plus jeune fils de Priam et d'Hécube, Giraudoux veut donner une définition de la pureté, de l'adolescence face au couple Hélène - Paris, c'est-à-dire face à la corruption des adultes et de la société.

Troïlus qui a « *quinze ans* »⁽¹⁰⁵⁾, est celui qui oblige Hélène à crier, pour la première fois, en parlant à un homme ; « *Tu obéis quand on t'appelle par ton nom [...]. Tu sais que tu m'obliges pour la première fois à crier ?* »⁽¹⁰⁶⁾, dit-elle. Il peut provoquer la fureur d'Hélène parce qu'il ne lui est pas encore soumis. Il est incapable d'un vrai mensonge :

« *Hélène : Tu trembles ? Troïlus : Je ne tremble pas, Hélène : Tu trembles, Troïlus Troïlus : Oui, je tremble.* »⁽¹⁰⁷⁾

Cela veut indiquer que « mentir », ce n'est pas ne pas dire la vérité quand on pose une fois une question, c'est refuser la question, se révolter contre elle. « *Mentir, c'est être capable de ne pas dire la vérité lorsque l'on pose une deuxième fois la même question* »⁽¹⁰⁸⁾, parce que là, il a réfléchi.

Troïlus hait les femmes parce qu'il sent qu'elles sont incompatibles avec son exigence de pureté : « *Je les hais [...] On les embrasse toutes, Je donnerais ma vie pour n'en avoir embrassé aucune* »⁽¹⁰⁹⁾, dit-il. Mais il tremble, il suit Hélène, il est fasciné par elle, attiré par elle, il la désire. Maintenant, il est capable d'une émotion profonde qui n'a rien à voir avec

⁽¹⁰³⁾ Ibid., p.92.

⁽¹⁰⁴⁾ Ibid., p.87.

⁽¹⁰⁵⁾ Ibid., p.89.

⁽¹⁰⁶⁾ Ibid., p.87.

⁽¹⁰⁷⁾ Ibid., p.88.

⁽¹⁰⁸⁾ Analyses et réflexions sur Giraudoux, La Guerre de Troie n'aura pas lieu, op.cit, p.24.

⁽¹⁰⁹⁾ La Guerre de Troie n'aura pas lieu, op.cit, p.89

l'amour bestial et vulgaire des hommes qui ne sont capables de faire trembler que leur désir. Lui, il vibre tout entier : « *Ah ! Les hommes ont bien de la chance d'arriver à dire ce qu'ils veulent dire* »⁽¹¹⁰⁾, affirme-t-il.

Pour cela, il est faux de dire que son désir est vulgaire, car il veut « *tout* »⁽¹¹¹⁾, il veut mourir, il ne veut pas vieillir comme Antigone d'Anouilh, qui a, elle aussi quinze ans, car vieillir c'est quoiqu'il arrive et qui que l'on soit, se compromettre, se salir, « *s'en mettre jusqu'aux coudes.* »⁽¹¹²⁾

Troïlus devient donc un homme. Comme Pâris, il va suivre sans doute son chemin. C'est bien là la maîtrise du langage qui est un acquis social qui va de pair avec la corruption de l'esprit. Troïlus, comme nous l'avons déjà dit, ne sais pas parler, il ne sait que dire « *non* » et « *jamais* ».

La vérité que Giraudoux veut assurer c'est qu'il est impossible d'être pur et beau parleur, car savoir parler, c'est savoir mentir. Comme Hector, ses efforts pour éviter le conflit ne mènent à rien. La détermination d'Hector lui a fait subir les offenses d'Oïax qui n'ont eu pour finalité que de le précipiter dans un geste fatal et irréparable. Lorsque Démokos appelle à la guerre, Hector le tue. Démokos, à l'agonie, accuse un grec (Oïax) de l'avoir tué, appelant ainsi à la vengeance et déclenchant volontairement la guerre : « *La guerre aura lieu* »⁽¹¹³⁾, déclare Hector.

Le rôle de Troïlus, dans la pièce de Giraudoux, nous montre que paix et pureté ne supportent ni compromis ni transaction, ce sont les adultes eux-mêmes qui ont tué toute pureté et toute innocence, Hélène embrasse finalement Troïlus, elle sera ainsi victorieuse de la pureté et l'étouffera dans un baiser, comme la guerre aura étouffé la paix dans la gorge de Démokos, d'où sortira l'ultime mensonge.

⁽¹¹⁰⁾ Ibid., p.90.

⁽¹¹¹⁾ Ibid., p.88.

⁽¹¹²⁾ Anouilh, Antigone, p.121.

⁽¹¹³⁾ La Guerre de Troie n'aura pas lieu, op.cit, p.132.

Conclusion

Une volonté d'actualisation, est une position privilégiée qui aura fait de Giraudoux. Un témoin et un acteur de son époque, particulièrement sensible à la marche de l'histoire. Son œuvre est inscrite dans son temps dans cette période de l'entre – deux guerres à la quelle doit une large part de son inspiration. Il serait faux de voir en Giraudoux un rêveur, totalement coupé de la réalité et de l'actualité.

Ainsi, son théâtre repose souvent sur des situations où l'actualité impose un ordre de l'urgence. L'écrivain est trop conscient d'être le représentant d'une époque déterminé pour refuser de la prendre en compte dans son œuvre. Si loin soient – ils du monde et des hommes, par leur oubli volontaire ou involontaire. Les personnages de Giraudoux ne peuvent échapper à l'actualité du monde, la leçon est claire, le monde modern se nourrit d'une actualité qu'aucun homme ne peut ignorer.

Alors, la réalisation de la paix dans notre monde est devenue comme un mythe. Comme un mythe. Comme il paraît, plus que les dieux, plus que les individus, c'est la foule anonyme qui semble la cible de Giraudoux. C'est là que ses idées se révèlent prophétiques car, si les voies de la paix semblent bien difficiles dans le monde, la faute en revient aux masses autant qu'aux dirigeants. Ce sont elles qui quelque fois forcent la main des chefs, crient à la trahison et à la mort en exigeant le châtement ou l'extermination de l'adversaire.

C'est pourquoi Giraudoux s'adresse aux hommes de bonne volonté, car son théâtre est actuel et éternel. Il est évident qu'une force obscure, dangereuse coupable illusion, qui dépasse la destinée de l'Homme, qui s'appelle le destin, devant elle,

l'homme n'arien à faire, que le destin se rit de lui. Ce sont les Hommes, les femmes encore et toujours qui sont les responsables. A eux de veiller à éviter les incidents, à prévoir les hasards. A eux de mesurer leurs actes, de peser leurs mots, de ne pas céder à la passion et à la pression du nombre ce serait trop facile de s'incline et de ne rien faire devant inéluctable.

الخلاصة

ان الكثير من الاعمال الادبية لجان جيرودو لاسيما المسرحية منها قد جعلت منه شاهداً على عصره ذلك العصر الذي تميز بالبؤس والدمار نتيجة للحربين العالميتين اللتين كانتا الطابع المميز للقرن العشرين. يبدو ان مازاد في خطوره الحرب هو ارتباطها الوثيق بالقدر تلك القوة التي سيطرت على الانسان واتخذت منه اداة لانجاز مهامها. لذلك نجد ان الكتاب كرس اهتمامه بالانسان حيث سعى جاهداً الى تحريره من هذه القوة الغامضة التي سمى بالقدر .

لذلك يبدو ان البطل عند جيرودو هو الذي يقاثل من اجل ايقاف الحرب بأية وسيلة حتى ولو كان ذلك على حساب اهانتة كما يبدو فان افكار جيرودو التي تدور حول السلام وسبل تحقيقه كانت السبب في اختياره للمرأة لتشغل ذلك الحيز الكبير من مؤلفاته وما كان ذلك الا لانه وجد في طبيعة المرأة التقليدية خاصة، الصورة المعبرة عن الامن والسلام فظهرت المرأة بصورها المختلفة (الام - الزوجة والمرأة الشابة والحبيبة حتى المرأة العجوز)).

من هنا يظهر لنا تفوق المرأة على الرجل في التعبير عن السلام، لان الرجل بطبيعته يميل الى العنف والشراسة وفرض الهيمنة والسيطرة فهو الذي كان يسعى الى الحرب منذ القدم لانها وسيله لتحقيق ثراءه وامجاده.

Référence

- Sophocle, Electre, dans théâtre, texte établi et traduit en français par A. Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1958.
- Euripide, Electre, dans Théâtre, texte établi et traduit en français par A –

Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1935.

- **Eschyle, Les Choéphores, dans Théâtre complet, texte établi et traduit en français par mile Chambry, Paris, Ganier Frères, 1970.**
- **Euripide, Les Troyennes, dans théâtre, texte établi et traduit en français par A – Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1947.**
- **Euripide, Médée, dans théâtre, texte établi et traduit en français par A – Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1947.**
- **Sophocle, Antigone, dans théâtre, texte établi et traduit en français par A – Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1937.**
- **Sophocle, Œdipe –roi dans théâtre, texte établi et traduit en français par A – Dain et Paul Mazon, Paris, Belles Lettres, 1937.**

III/ Œuvres Critiques :

- Analyses et réflexions sur Giraudaux, la guerre de Trois Gilles Vannier n'aura pas lieu, l'histoire, ouvrage collectif, Paris, ellipses, 1989.
- **Mauzi (Robert), L'idée du bonheur dans la littérature et la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle, Paris – Genève – Gex, Slatkine Reprints, 1994.**